

# LE CYCLOPE,

Je tenaille, je cisaille, je taille et je retaille.

L. P. NORMAND, Propriétaire.

## FEUILLETON

DU

## CYCLOPE.

LAURA HIRMANN

OU

LES BRIGANDS DU HARTZWALD

LA MAISON DU BUCHERON.

(Suite.)

Précédons son arrivée dans l'humble logis, et voyons ce qui s'y passait.

Le bûcheron, revenant de sa cour, jetait en ce moment à ses pieds un fagot de branches de sapin, entre sa jeune femme occupée à préparer le souper, et un petit garçon de quatre à cinq ans, blotti sur un escabeau dans un coin de la cheminée.

— Ah ! ma chère Martha, dit-il en déchantant son fagot, qu'il y aura plaisir, ce soir, à se trouver tranquillement chez soi devant un bon feu !

— Il est vrai, mon pauvre Gerfrutz, nous allons avoir une nuit affreuse ! répliqua la paysanne en frissonnant au bruit d'une bourrasque qui faisait craquer la frêle charpente du toit de la chaumière. Je prie Dieu qu'il n'y ait point, par un pareil temps, de voyageurs égarés dans la forêt !

— En voici justement un qui vient vous demander l'hospitalité, mes braves gens, répondit notre jeune voyageur en ouvrant la porte et en se montrant sur le seuil.

Gerfrutz eut à peine levé les yeux sur l'étranger, qu'il parut deviner sa distinction sous la simplicité de son costume ; car ce fut d'un ton respectueux et le bonnet à la main qu'il lui répondit par ces paroles, que, dans aucun pays ; grâce au ciel, il n'est rare d'entendre retentir sous un toit de chaume :

— Entrez monsieur ! entrez !.. Dieu en m'envoyant un hôte, bénit ma maison... Soyez le bienvenu !

— Mais, mon ami, pourriez-vous, sans que cela dérange les habitudes de votre intérieur, me donner un abri pour toute la nuit ?

— Parfaitement, monsieur... Vous aurez notre lit pour vous reposer... il ne nous sera pas difficile de trouver pour nous une botte de bruyère bien sèche dans notre grenier.

— Oh ! ce n'est pas ainsi que je l'entends !... Je ne veux accepter qu'une place au coin de ce feu ; je passerai-là une nuit délicieuse en comparaison de celles qui se sont écoulées souvent pour moi dans les camps, par des froids aussi rudes que celui de ce soir !

— Ah ? vous avez servi dans la dernière guerre ? dit le paysan.

— Oui, mon ami, répondit l'inconnu en déposant son fusil dans l'angle inférieur de la cheminée.

Puis, il s'assit près de cette arme sur l'escabeau que n'occupait plus le petit garçon du bûcheron : cet enfant s'était levé à l'étranger, pour aller s'accrocher à la jupe de sa mère ; et, de là, il regardait d'un air étonné et presque craintif, celui qui était venu si brusquement prendre possession de son logis, et surtout de son coin favori. Mais bientôt sa timidité disparut, il s'approcha peu à peu du voyageur, et finit même par l'examiner de la tête aux pieds avec cette curiosité hardie dont les enfants ne tardent jamais à faire preuve devant une physionomie qui leur plaît.

— Karl ! reviens ici ! lui cria Marthe tout confuse de l'indiscrétion de l'innocent effronté.

Mais Karl n'eut pas le temps de faire un pas en arrière : l'étranger étendit vers lui la main, le saisit, le plaça entre ses jambes, et, l'entourant de ses bras :

— Non, mon petit ami, il ne faut pas t'en aller, lui dit-il affectueusement... je me souviens maintenant que j'ai pris ta place... Eh bien ! reste là, nous nous chaufferons ensemble.

— Je veux bien ! répliqua vivement Karl déjà presque familiarisé.

— Oh ! monsieur, vous êtes trop bon ! reprit Gerfrutz tout ému de l'attention dont son enfant était l'objet, et, pour mieux cacher une larme que le sentiment de la fierté paternelle fit monter du cœur à ses yeux, il acheva de délier son fagot et se mit à jeter branche sur branche dans sonâtre, pour réchauffer cet hôte aimable que la Providence avait conduit à sa porte.

Quant au petit Karl, prenant goût à la situation, il sentait de plus en plus à l'aise avec l'air de douceur infinie dont les traits du jeune voyageur étaient tout particulièrement doués. Aussi servira-t-il bien tôt, par son vif et gracieux babil, la tristesse rêveuse dans laquelle l'inconnu était déjà retombé comme malgré lui.

— Vous n'avez donc pas peur, vous, lui dit-il, de marcher comme ça, la nuit, sous les grands arbres de la forêt ?

— Tu vois ! répondit en souriant le jeune homme, qui du doigt désigna son fusil, j'ai de quoi me défendre.

— Oui... mais vous êtes seul, vous... et ils sont nombreux... les loups et les bandits !... Ecoutez !... écoutez !... ajouta l'enfant en frémissant, les voilà qui s'approchent !

— Les bandits ?

— Non... les loups !... quoi ! vous n'entendez pas ces grosses et effrayantes voix ?

— Pauvre enfant rassure-toi : ce ne sont là que les sifflements du vent dans les sapins et sur la chaumière.

— Oh ! non ! non !... je sais bien ce que je dis, moi !... ne retournez pas, ce soir, dans la forêt : on ne vous reverrait plus !

Puis à la manière capricieuse de tous les enfants dans la conversation, Karl passa sans transitions d'un sujet à un autre.

— Mais quel est donc votre nom ?... Voulez-vous me le dire ? reprit-il en frappant familièrement de ses petites mains dans celles de son complaisant interlocuteur.